

L'énonciation comme force créatrice de cas d'ambiguïté

Samir Bajrić

UFR de Lettres et Philosophie, Université de Bourgogne*

La volonté des linguistes de mieux connaître les paramètres les plus complexes de l'acte de langage et de ce que parler (une langue) veut dire se heurte au paradoxe suivant : l'énonciation fonctionne également comme une force créatrice de cas d'ambiguïté. Et la logique épistémique d'ajouter : tout énoncé, sans exception aucune, est source d'ambiguïté (en sémantique des mondes possibles – théorie des croyances – théorie vériconditionnelle). Dès lors, la compréhension – d'aucuns favoriseraient le terme *le comprendre*, davantage axé sur le processus cognitif qui préside à l'interprétation – impose à l'être-locuteur un réflexe semi-intuitif : comprendre par renoncement. Cette opération mentale de haute raison incombe essentiellement aux études de la pragmatique. Par conséquent, la problématique choisie pour cette contribution circonscrit les notions de signification et d'unités linguistiques à partir des états intentionnels qui tissent les énoncés produits.
Mots-clés : ambiguïté, énonciation, interprétation, comprendre par renoncement, sémantique, pragmatique, intuition linguistique, néoténie linguistique.

1. Introduction

Si l'activité d'enseignement et celle de recherche présentent un point commun en matière de procédés méthodologiques, ce dernier concerne probablement l'intention des enseignants-chercheurs de circonscrire leurs problématiques respectives pour chacune de leurs deux activités en allant du général au particulier. C'est exactement ce que nous tenterons d'accomplir ici pour le compte de cette note introductive. Cette voie est de nature à rassurer qui de droit (à commencer par les lecteurs potentiels du présent article) et à apporter une plus grande aisance à ceux qui, en général, suivent des enseignements de type universitaire et / ou qui lisent des travaux scientifiques. Et pour bénéficier d'un terrain propice, rien de plus probant qu'une *captatio benevolentiae*. Il s'agit d'une anecdote, rapportée

* samir.bajric@u-bourgogne.fr.

par Peter Koch dans un excellent article dédié précisément à la notion d'ambiguïté en linguistique (Koch 2017 : 98) :

Un jour, le linguiste Claude Hagège s'adresse à son auditoire :

— Maintenant, on va parler du buduma. Y a-t-il quelqu'un qui sait parler le buduma ?

Après un long silence, une voix venant des derniers rangs répond :

— Non ! Vous pouvez y aller !

Le contexte énonciatif, les états intentionnels des protagonistes concernés (non seulement ceux de Claude Hagège et de l'étudiant ayant répondu, mais également ceux des autres auditeurs du cours), leurs capacités de compréhension, disponibles et engagées, autant dans le temps que dans l'espace, tout cela conduit à envisager deux interprétations possibles de la réponse apportée : 1) « quelqu'un qui peut éventuellement nous aider pour le buduma » et 2) « quelqu'un qui peut éventuellement mettre en doute ce que je vais dire sur le buduma ». L'exemple emprunté part en éclaireur pour le compte de cette contribution, en tant qu'il véhicule l'une des grandes caractéristiques de l'énonciation, celle qui est sous-jacente, cachée, du moins pour le *locuteur naïf* (le terme est de Marina Yaguello), celle qui a de réelles chances d'échapper à la compréhension, dès que l'acte de communication offre plus d'une interprétation possible de ce qui est dit ou écrit. Cette réalité est de tous temps. Elle perdure, malgré la force centripète de l'essence même du langage, identifiable en termes d'activité langagière, celle « d'un individu qui essaie de se faire comprendre d'un autre, et activité de ce second individu qui s'efforce de comprendre ce que le premier veut dire » (Jespersen 1992 : 13). Cette composante inscrit ses ingrédients dans l'incontournable notion d'ambiguïté qui est « inscrite au cœur de toutes les langues » (Fuchs 1996 : 3) et qui préside à l'axe thématique du présent travail. Son caractère incontournable s'explique par le fait que tout un chacun se trouve confronté à ce phénomène, « que l'on soit professionnel de la parole (linguiste ou philosophe), simple usager de la langue ou concepteur de programmes de traitement automatique des langues » (Bajrić 2013 : 213).

Cette contribution a pour objectif d'assujettir diverses sources d'ambiguïté à une énonciation qualitativement et quantitativement variable, allant de conversations quotidiennes à différents types de textes, d'énoncés matériellement simples à des constructions phrastiques d'une certaine complexité. Sur cette trajectoire, il conviendra de faire intervenir des disciplines et approches potentiellement compatibles et complémentaires pour ce type d'études, à savoir la sémantique interprétative (Rastier), la pragmatique, ou plutôt le pragmaticisme, pour rester davantage fidèle à l'auteur concerné (Peirce et, dans une moindre mesure, Kerbrat-Orecchioni), et la néoténie linguistique (Bajrić).

2. *Énonciation, pragmatique et interprétation : triangle de Peirce revisité*

L'histoire contemporaine des idées linguistiques retient, on le sait, plusieurs réceptions définitives de la notion d'énonciation. Avant d'en extraire quelques-unes, il convient de rappeler « le poids » et l'importance de ce concept au sein de la linguistique en tant que discipline et ainsi souligner la pertinence de cette *réalité*, dirions-nous avec peut-être davantage de probité, qui régit autant qu'elle représente l'activité langagière dans sa domiciliation anthropologique, notamment à travers l'évolution de l'espèce humaine. De même, les principes de linguistique générale créent une passerelle notionnelle, fût-elle lointaine ou immédiatement opérationnelle, entre le continuum *énonciation – énoncé*, traduisible en termes de *production – produit*, et la différenciation ressortissant à la théorie humboldtienne *energeia / ergon*, analogie dont il reste à préciser le degré de similarité. Cette dernière émerge précisément à partir de ce que nous savons et ne savons pas de l'énonciation¹. En effet, si les linguistes s'accordent à la reconnaître comme une valeur respectable, à lui prêter une « vraie » nature, ils n'en sont pas moins conscients de « l'impossibilité de constituer en objet d'étude l'énonciation ainsi conçue ». (Kerbrat-Orecchioni 1997 : 29). Face à cet « archétype même de l'inconnaissable », il convient de conclure, et ainsi d'en découdre avec la tentative de rapprochement, précédemment évoquée, que « nous ne connaissons jamais que des énonciations énoncées ». (Todorov 1970 : 3).

Mais cette conclusion, quelque peu désabusée, ne devrait pas compromettre l'utilité de mobiliser quelques points de vue définitifs, ne serait-ce que pour tenter de mieux cadrer la continuité thématique de cette étude. Nous limiterons cette analyse préliminaire et sommaire à trois modèles interprétatifs ou, du moins, à trois regards théoriques. Nul besoin d'aller au-delà, nous semble-t-il.

Selon Émile Benveniste, l'énonciation désigne « cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (Benveniste 1970 : 12). Ainsi définie, l'énonciation se confond avec la notion d'articulation, elle-même chère à la linguistique générale, en tant qu'elle renvoie, par définition, à l'acte de langage au sens de la production (utiliser ses organes articulatoires). D'aucuns parlent également d'instantanéité (momentanéité) de la parole (voir *infra*).

Jean-Claude Anscombre et Oswald Ducrot, quant à eux, entendent ledit concept en élargissant le domaine de l'acte de langage lui-même : « L'énoncia-

¹ À titre de curiosité linguistique et pour mieux apercevoir la complexité en question, les termes français *énonciation* et *énoncé* donnent du fil à retordre dès qu'il s'agit, entre autres, d'en trouver des équivalences lexicales en linguistique slave, notamment pour le compte des langues slaves méridionales. En somme, le couple conceptuel d'expression française oscille entre plusieurs dénominations : *izražavanje, iskazivanje, očitovanje, izricanje* (verbes substantivés), pour *énonciation*, et *izraz, iskaz, izricaj, izričaj* (substantifs), pour *énoncé*. De quoi perdre son « serbo-croate »...

tion sera pour nous l'activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle, mais aussi par celui qui écoute au moment où il écoute » (Anscombe & Ducrot 1976 : 18). Force est de constater que cette conception de l'énonciation vise à réunir en un seul faisceau les deux « compétences » linguistiques du « sujet énonciateur » (l'expression est de Gustave Guillaume, popularisée ultérieurement par certains guillaumiens) que sont précisément la production et l'interprétation, aussi bien pour l'expression écrite que pour l'expression orale (les deux derniers termes sont également chers, on le sait, à la didactique des langues). Analogiquement, cette envolée définitoire rejoint également l'une des dichotomies tesnériennes, celle qui renvoie à ce que parler une langue et comprendre une langue veut dire (voir *infra*).

La troisième et dernière source théorique à suivre conduit à la psychomécanique / systématique du langage de Gustave Guillaume. Aussi surprenant que cela puisse paraître aux yeux des non-initiés², le terme *énonciation* est plutôt étranger à l'épistémologie de cette théorie. Pour être plus précis, elle n'utilise pas de ce mot, il n'est pas partie intégrante de sa nomenclature. Mais la chose elle-même, dans son versant conceptuel, à savoir son renvoi à la réalité dont il est question ici, n'y est pas pour autant absente. D'ailleurs, l'on peinerait à concevoir une théorie en sciences du langage qui passerait sous silence une telle entité, inévitablement repérable pour toute méthodologie qui se veut rigoureuse.

Dès lors que nous partons à la recherche de l'objet engagé, nous constatons que Gustave Guillaume et les guillaumiens accèdent au champ conceptuel concerné par le biais du terme *effet*, fondamental en psychomécanique du langage. L'on peut s'en convaincre à partir de l'extrait suivant (Boone et Joly 1996 : 138–139) :

Notion importante dans la théorie de Guillaume, où elle est corrélative de celle de puissance. Il existe entre ces deux notions une relation de causalité, à la fois notionnelle et temporelle, en vertu de laquelle l'effet est conçu comme un phénomène résultant de l'opération d'actualisation (dite *effection*) de conditions puissancielles. La séquence obligée est donc :

puissance —————> effection —————> effet

Au sein du phénomène du langage, la langue appartient au plan de la puissance, le discours au plan de l'effet. L'acte de langage est l'effection. Guillaume emploie aussi *effet* dans le sens d'effet de sens, d'effet expressif recherché par le locuteur et observable en discours [...] C'est ce rapport, ou cet intervalle, qui sera nommé plus tard *effection*.

² Voici l'une des publications les plus récentes en la matière, permettant de s'y initier : V. Ćosić (2021), *La (Psycho)systématique de Gustave Guillaume*, traduction de Vjekoslav Ćosić, édition revue, augmentée et actualisée par Samir Bajrić, Thierry Ponchon et Olivier Soutet (Préface d'Olivier Soutet), Paris, L'Harmattan.

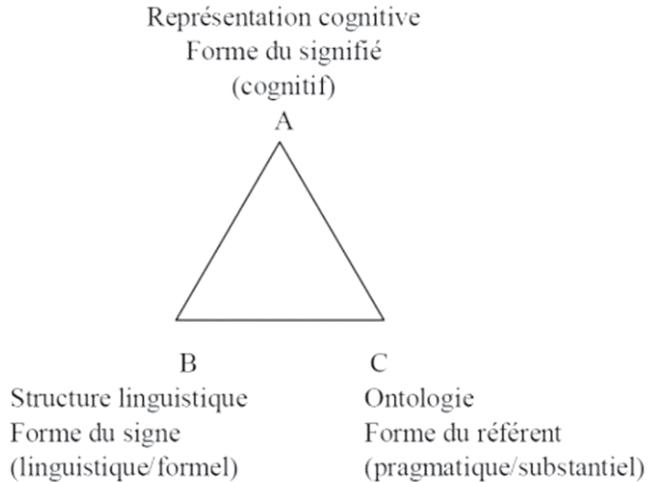
Bien que l'expression *effection* soit absente des écrits publiés de Gustave Guillaume, la théorie dispose depuis d'un intervalle, pour reprendre le terme utilisé, assurant ainsi une sorte de transition présentée graphiquement au milieu de la citation précédente. Et la phrase qui suit (« L'acte de langage est l'effection ») ne fait allusion qu'à une équivalence approximative du terme *énonciation*. En effet, la linguistique guillaumienne (linguistique dite de position) n'envisage l'activité langagière qu'à condition de la concevoir comme un continuum entre domaine puissanciel et domaine effectif. Tout au plus pourrions-nous ajouter, potentiellement en termes d'apport définitoire, que, si énonciation il y a, du côté de la psychomécanique du langage, elle y est perçue comme une opération intrinsèquement mentale et permanente, tantôt puissancielle, tantôt effective.

Soit ! Et la pragmatique dans tout cela ? Autrement dit, pourquoi avoir songé à un procédé théorique où les études sur l'énonciation soient susceptibles d'entraîner, en les justifiant, celles sur la pragmatique, avant de conduire les unes et les autres vers l'interprétation d'énoncés dits ambigus ? Une première réponse aux questions posées figure dans un article de renommée de Georges Kleiber (Kleiber 1982 : 3–4) :

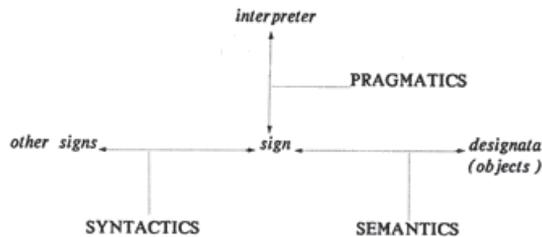
Presque tous les linguistes s'accordent pour définir la pragmatique comme l'étude de l'utilisation du langage, comme la description du langage en action, du langage en contexte, les termes d'*utilisation*, d'*usage* ou d'*acte*, d'*action* ou encore de *contexte* ou de *discours* servant de dénominateur commun aux différentes caractérisations proposées. [...] La pragmatique s'est développée dans trois lieux différents : chez les logiciens, avec comme problème central la détermination de la valeur de vérité de phrases comme *Je pars* comportant des déictiques, chez les philosophes avec la notion d'actes de discours comme centre d'intérêt, et chez les linguistes, lors du débat sémantique interprétative / sémantique générative. Ces différents foyers historiques ont une grande part de responsabilité dans l'établissement de conceptions pragmatiques concurrentes.

En un mot, tout est dit ; en un autre, tout reste à dire. Sans oublier un fait majeur : la valeur pragmatique d'un énoncé « ne doit donc pas être confondue, même si elle en découle d'une certaine manière qu'il faudra préciser, avec sa signification intrinsèque » (Kerbrat-Orecchioni 1997 : 187). Il conviendrait d'ajouter à ce postulat le rôle des états intentionnels du locuteur, en matière de pragmatique (la notion d'intentionnalité, selon la théorie de John Searle), notamment pour traiter adéquatement l'énonciation en tant que force créatrice de cas d'ambiguïté. Quoi qu'il en soit, le lot des notions qui viennent d'être rappelées (langage en action, langage en contexte, vérité, actes de discours, interprétation) justifie amplement, nous semble-t-il, le poste d'observation choisi pour expliciter les paramètres qui génèrent tout ce qui s'apparente, lors de l'acte de communication, à la sous-détermination, à la sur-détermination et, de surcroît, à l'ambiguïté d'énoncés. Ces soubassements théoriques annoncent l'opportunité de renvoyer

à présent au célèbre triangle de Charles Sanders Peirce, dans une première version, légèrement adaptée aux particularités épistémologiques de cette étude (Choi 2001 : 6).



Et de le reprendre, dans une seconde version, considérablement revue mais non moins compatible avec l'objet de cette étude (Raza, Bakhshi & Koshul 2019 : 392).



Les éléments et paramètres mobilisés dans les deux schémas convergent par anticipation, pour ainsi dire, en tant qu'ils recouvrent l'ensemble des domaines présidant à la problématique en construction. Cette dernière s'étend de l'énonciation à l'interprétation d'énoncés. Entre ces deux pôles émerge un double dénominateur commun : ce que parler et comprendre veut dire.

3. Énonciation et notion d'ambiguïté

Les acquis obtenus conduisent naturellement à s'interroger, une fois de plus dans l'histoire des notions convergentes, sur ce que parler et comprendre (une langue, un discours, un énoncé, un mot, un silence linguistique, etc.) veut dire.

La néoténie linguistique, issue de la néoténie biologique et sommairement définie comme la théorie de l'être-locuteur inachevé³, pose l'existence de deux réceptions (acceptions) épistémologiques de la première des deux composantes qui animent notre esprit ici (Bajrić 2013 : 116).

a) *parler* signifie produire, articuler des sons dans des tranches temporelles bien précises, quels que soient la langue et le rapport que nous entretenons avec elle (la momentanété de la parole).

b) *parler* signifie être, exister dans une langue (nous parlons lorsque la langue nous oblige à cet acte ; lorsque nous ne parlons pas, lorsque nous ne produisons pas de sons articulés, nous continuons à « parler », c'est-à-dire à exister dans la langue).

Force est de constater que la première réception est confondue avec certaines définitions de l'énonciation, présentées précédemment (voir *supra*). La seconde réception met davantage l'accent sur ce qu'on appelle en néoténie linguistique « la dimension existentielle de la langue *in esse* » (Bajrić 2017). Quant à la seconde composante du présent sous-chapitre, il convient, comme annoncé, de renvoyer à la dichotomie tesnièreenne *parler une langue / comprendre une langue*, bien connue en linguistique générale. L'auteur de la syntaxe structurale estime que « *parler* une langue, c'est en transformer l'ordre structural en ordre linéaire, et inversement que *comprendre* une langue, c'est en transformer l'ordre linéaire en ordre structural » (Tesnière 1985 [1959] : 19). Plusieurs linguistes s'intéressant à la théorie linguistique de Lucien Tesnière s'accordent à penser que ce point de vue définitoire s'inscrit dans un certain cognitivisme, n'en déplaise au profil épistémologique de la syntaxe structurale, qui — inutile d'insister —, ne se réclame pas (explicitement) des approches cognitives⁴.

³ La néoténie biologique fut fondée par Lodewijk (Louis) Bolk, biologiste néerlandais (1866–1930). La théorie repose sur une caractéristique majeure de l'être humain qui le rend unique au sein du règne animal : son incomplétude biologique. L'homme nécessite un laps de temps considérable dans le processus d'acquisition de ses principales fonctions biologiques et psycho-cognitives : se tenir debout, parler, être socialement indépendant, s'approprier les savoir-faire quotidiens, etc. Voir : Shea, Brian T. (1989), « Heterochrony in human evolution: The case for neoteny reconsidered », *American Journal of Physical Anthropology*, 32 (S10) : 69–101.

Pour une connaissance plus ample de la néoténie linguistique, voir Rezapour 2016, Bajrić 2017, Ismaïl Aden 2022.

⁴ D'ailleurs, le contexte historique (évolution des théories linguistiques) ne rendait aucunement

Le point de vue de Tesnière devient foncièrement symptomatique et non moins conceptuellement fécond pour la présente étude. En somme, l'alternance des deux transformations (celle de l'ordre structural vers l'ordre linéaire pour *parler*, puis celle de l'ordre linéaire vers l'ordre structural pour *comprendre*) inaugure bien des enjeux sémantiques, pragmatiques, interprétatifs et, *mutatis mutandis*, simplement énonciatifs, susceptibles d'alimenter nos propos. Pour ce faire, nous proposons une dernière ligne définitoire, directement orientée vers l'objectif de ce travail. Concrètement, *comprendre* un énoncé signifie opter pour une (seule) interprétation – la plupart du temps, c'est précisément celle que le locuteur favorise, en excluant *ipso facto* les autres mondes possibles.

En effet, les dictionnaires et autres glossaires terminologiques nous apprennent qu'un élément est dit ambigu lorsqu'il présente deux ou plusieurs significations possibles, ou dont l'interprétation demeure incertaine. Autrement dit, « il y a ambiguïté lorsqu'à une forme unique correspondent plusieurs significations [...] Est dite ambiguë une expression de la langue qui possède plusieurs significations distinctes et qui, à ce titre, peut être comprise de plusieurs façons différentes par un récepteur » (Fuchs 1996 : 7). Et la linguistique comparée d'ajouter : ce qui est ambigu dans une langue peut très bien ne pas l'être dans une autre.

Dès lors, on est en mesure et en droit de se demander dans quelles conditions ou à quelle condition et à quelle fréquence l'énonciation produit des énoncés (potentiellement) ambigus. Une réponse à ces questions ne peut être considérée qu'à condition de tenir compte des particularités des disciplines concernées. Pour faire simple, sans oublier l'essentiel, les différentes théories sémantiques circonscrivent le domaine et le limitent aux strictes sources d'ambiguïté, identifiables à partir de critères posés, eux-mêmes étant d'ordre strictement sémantique. À l'opposé, la logique épistémique radicalise quelque peu la question posée⁵. Elle présuppose que tout énoncé, sans exception aucune, est source d'ambiguïté permanente (sémantique des mondes possibles, théorie des croyances, théorie vériditionnelle). Cette position consisterait à concevoir l'énonciation comme une production *sui generis* de sources d'ambiguïté. Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire, dans le cadre de cette étude, de s'interroger outre mesure, afin de savoir laquelle des conceptions convainc davantage. Si l'énonciation peut être perçue comme une force créatrice de cas d'ambiguïté, l'analyse menée ne doit pas nécessairement renvoyer à des considérations tranchantes en la matière.

possible une telle revendication à l'époque de Lucien Tesnière.

⁵ La logique épistémique mobilise davantage le terme *prémisse*, là où la sémantique (interprétative) et la pragmatique se contentent de l'expression *interprétation*.

3.1. Sources et types d'ambiguïté

Nous empruntons aux travaux de Catherine Fuchs (Fuchs 1996, Fuchs 2014) les idées principales ainsi qu'un certain nombre de faits de langue (énoncés étudiés). Certains en ont été modifiés, élargis ou réduits. D'autres encore ont été construits par nous-mêmes à partir de diverses sources consultées (publicité, inscriptions publiques, médias, réseaux sociaux, œuvres littéraires, etc.). Si l'ambiguïté est une opération, elle agit⁶ à plusieurs niveaux. Plus précisément, l'analyse à mener suit une progressivité de la sémantèse de l'adjectif *ambigu* et des effets d'indétermination interprétative que ledit phénomène génère. À ce titre, Catherine Fuchs (1996) distingue, dans un premier temps, entre ambiguïté virtuelle et ambiguïté effective. Nous les représenterons comme suit :

— ambiguïté virtuelle / ambiguïté effective

Ils ont commandé deux bières bien fraîches au comptoir du bar. / Comme il faisait très chaud le jour de l'enterrement, on sortit la bière.

Force est de constater que le substantif polysémique *bière* (« boisson » / « cercueil »), domicilié dans deux « contextes énonciatifs » (Kleiber 1982, Fuchs 2014), crée un premier cas d'ambiguïté (premier énoncé). Ce qui est notamment virtuel dans ce cas de figure, c'est le degré de crédibilité d'un tel énoncé. En effet, selon un critère simplement humain, il paraîtrait invraisemblable, voire entièrement fantaisiste, que la phrase puisse renvoyer à l'interprétation suivante : « Ils (deux amis, par exemple) ont commandé au comptoir du bar deux cercueils fraîchement fabriqués ». En revanche (second énoncé), le même substantif semble réduire le caractère incrédule présent dans le premier, dans la mesure où, humainement parlant, on envisage indifféremment l'idée de sortir (de la maison, par exemple) le cercueil ou des bouteilles de boisson pour se désaltérer et se rafraîchir.

Dans un second temps, l'analyse prévoit une autre distinction, permettant de sous-catégoriser ladite notion entre sous-détermination et sur-détermination.

— sous-détermination : À cette époque-là, ma femme me gâtait. Il est bien tôt.

— sur-détermination : La poubelle est pleine ! ; Hier soir, Patrick Bruel est passé sur France 2 ; sur les autres chaînes, il n'y avait rien non plus.

L'on ne mettra pas sur le même plan axiologique, d'un côté, ces phénomènes de sous-détermination et de sur-détermination et, de l'autre, les différents cas d'ambiguïté, fussent-ils virtuels ou effectifs. En effet, toute phrase ambiguë relève d'au moins deux interprétations différentes, tandis que les deux autres cas de figure souffrent d'une opacité qui réduit (sous-détermination) ou qui augmente « à outrance » (sur-détermination) l'interprétation. Ainsi comprendra-t-on :

⁶ Certains pragmaticiens préféreraient dire « sévit », selon la règle pragmatique suivante : décrire une situation dommageable à quelqu'un.

À cette époque-là, ma femme me gâtait.

a) « la personne qui n'était pas encore ma femme à l'époque, mais qui l'est aujourd'hui »

b) « la personne qui était déjà ma femme à l'époque et qui l'est encore »

c) « la personne qui était déjà ma femme à l'époque, mais qui ne l'est plus (nous avons divorcé depuis) »

Il est bien tôt.

« il est bien tôt pour quoi faire ? »

La poubelle est pleine !

« si je dis que la poubelle est pleine, c'est que j'attends implicitement que tu te lèves pour aller la descendre »

Patrick Bruel est passé sur France 2 ; sur les autres chaînes, il n'y avait rien non plus.

L'élément adverbial non plus dévalorise l'image de l'acteur-chanteur. L'effacement de cet élément rend la déclaration axiologiquement neutre:

Patrick Bruel est passé sur France 2 ; sur les autres chaînes, il n'y avait rien.

Nous ajouterons, conformément à ce qui a été dit (sous-chapitre 3), différents cas de figure, où l'on voit clairement que les sources d'ambiguïté ne suivent aucune analogie entre différentes langues :

anglais : He gave a flower to Mary who is very nice. (non-ambigu)

français : Il a donné une fleur à Marie qui est très jolie. (ambigu)

français : Je dois lui parler. (ambigu)

allemand : Ich muß mit ihm / mit ihr reden. (non-ambigu)

croate : Moram s njim / s njom govoriti. (non-ambigu)

anglais : Time flies. / ! (ambigu)

serbe : Време пролази / Одредите мувама време! (non-ambigu)

Quant aux différents types d'ambiguïté, là encore, la linguistique comparée rappelle que les structures grammaticales et d'autres particularités de chacune des langues naturelles (sans oublier les variantes de langues⁷) empêchent, la plupart du temps, toute émergence d'analogies typologiques en la matière. Pour le français contemporain, Catherine Fuchs (1996) envisage les types suivants :

⁷ À titre d'exemple, en français canadien, le verbe *se ramasser* connaît une polysémie qui est absente des autres variantes du français, à savoir la signification « se retrouver (soi-même) quelque part, dans un endroit » (*Je me suis ramassé à Marseille* = « Je me suis retrouvé à Marseille »).

a) ambiguïté phono-morphologique

Passe-moi la fiche / l'affiche ! ; Ils étaient très amis / treize amis.

b) ambiguïté syntaxique

Jean a abordé la fille avec des fleurs.

c) ambiguïté prédicative

Jean admire Marie autant que Luc.

d) ambiguïté sémantique

C'est un avocat pourri. (ambiguïté sémantique lexicale – double polysémie : avocat et pourri) ;

Cela ne ressemble à rien. (ambiguïté phrastique – absence de polysémie lexicale)

e) ambiguïté pragmatique

Luc va à l'école.

— « Au moment de l'énonciation, Luc est en route pour se rendre dans le bâtiment qui héberge son école »

— « Luc est écolier (le moment de l'énonciation ne constituant pas ici un critère de repérage) »

3.2. Pragmatique, interprétation et désambiguïsation

On l'aura compris, c'est en réunissant l'ensemble des paramètres participant à l'émergence de cas d'ambiguïté, du côté de ce que parler veut dire (pour l'énonciation) et de ce que comprendre veut dire (pour l'interprétation), que l'on parvient à identifier les occurrences concernées et à opérer des choix. Pour le locuteur, il s'agit de trancher afin de favoriser telle interprétation plutôt que telle autre. Pour le linguiste, il convient de procéder à telle analyse plutôt qu'à telle autre. Concernant ce dernier, quantitativement parlant, en comptabilisant tous les cadres institutionnels et pédagogiques susceptibles d'entraîner de telles actions (cours de types scolaire et universitaire, traitement automatique des langues, traduction, traductologie, etc.), le processus de désambiguïsation semble être le procédé le plus fréquent et, d'aucuns ajouteraient, le plus fédérateur⁸. Repérer un cas d'ambiguïté, puis désambiguïser l'énoncé ambigu, à l'aide de gloses non-ambiguës, constitue sinon une performance au moins une compétence particulière. Elle relève d'un mécanisme cognitif appelé intuition analogique. Cette dernière

⁸ Un linguiste professionnel, un enseignant-chercheur donc, a la possibilité de s'apercevoir à quel point l'enseignement de la notion d'ambiguïté, pourvue d'un certain assortiment d'exemples de phrases ambiguës, peut éveiller la curiosité des étudiants et ainsi contribuer à la bonne qualité, non seulement celle du cours dispensé, mais également celle de « l'ambiance » qui règne dans la salle de cours / dans l'amphithéâtre.

est définie comme « une compétence que l'on acquiert avec le temps et l'expérience, celle des linguistes, qui permet d'extraire de la masse des exemples des faits particuliers qui intéressent l'analyse linguistique. À la différence du locuteur naïf, le linguiste professionnel possède cette capacité d'identification, d'isolement classificatoire des éléments linguistiques qui le conduit à la reconnaissance du critère de pertinence » (Bajrić 2005 : 6).

En somme, la pragmatique (le *pragmaticisme*) circonscrit l'intentionnalité du locuteur, ses états intentionnels, qui sont d'une grande variété, ainsi que sa subjectivité⁹. Or, dès qu'elle est extraite de son *usage* naturel, de son *contexte* énonciatif (pour les termes *usage* et *contexte* en pragmatique, voir Kleiber *supra*, sous-chapitre 2), toute phrase ambiguë perd une partie, voire la totalité de sa charge pragmatique. Versées à une interprétation « sèche », laquelle interprétation n'incombe qu'à un cours de langue ou à un cours de linguistique, les phrases concernées font l'objet du processus de désambiguïsation en question. Pour dire les choses franchement, l'on ne désambiguïse en *contexte* que rarement, l'acte de communication ne souffrant aucun arrêt, aucune analyse susceptible de servir l'interprétation. Si la présente hypothèse s'octroie une certaine crédibilité heuristique, elle impose *ipso facto* la question suivante : comment interprétons-nous les énoncés de l'acte de communication, fussent-ils (tous) ambigus ou non ? En d'autres termes, comment comprenons-nous les uns les autres ? Cette interrogation devient centrale au sein de la présente contribution. Essayons d'y répondre progressivement. Poursuivons donc dans la voie empruntée. À ce titre, l'on peut soumettre quelques exemples :

Je suis allé à Vienne.

En *contexte*, grâce à l'ensemble des paramètres évoqués précédemment, à plusieurs reprises, il y a peu de chances que les usagers engagés dans l'acte de communication s'attardent sur la polysémie toponymique du nom *Vienne*, pour trancher entre deux destinations théoriquement potentielles : la capitale autrichienne ou la ville française se situant au sud de Lyon. À l'opposé, un procédé métalinguistique apporte la possibilité de s'interroger sur l'ambiguïté en question, auquel cas la désambiguïsation ne sera réussie qu'à condition de connaître le caractère polysémique du toponyme *Vienne*.

Il s'occupe encore aujourd'hui de sa mère.

L'énonciation et l'acte de communication créent des conditions d'interprétation susceptibles de rendre caduque toute opacité interprétative. Mais l'analyse linguistique permettra de dégager une réelle source d'ambiguïté reposant sur le syntagme adverbial *encore aujourd'hui*. Dès lors, l'on s'aperçoit que la phrase relève de deux interprétations différentes, entraînant deux charges pragmatiques différentes :

⁹ En néoténie linguistique, la subjectivité du locuteur est opposée à l'objectivité de la langue.

a) « il s'occupe de sa mère encore aujourd'hui (en ce moment) et projette de continuer à le faire » ;

b) « il s'occupe de sa mère encore aujourd'hui, mardi, après quoi il cessera de le faire ».

Les enjeux interprétatifs sont similaires dans le cas des phrases suivantes :

Elle ne pleure pas parce qu'il est parti.

a) « c'est précisément parce qu'il est parti qu'elle ne pleure pas »

b) « elle pleure pour une raison qui n'a aucun rapport avec le départ de cette personne (potentiellement un homme ou un enfant) »

Deux mois plus tard, il débarquait.

a) « deux mois plus part, il a débarqué » (valeur temporelle de l'imparfait *débarquait*)

b) « si tu l'avais laissé faire, deux mois plus tard, il aurait débarqué » (valeur modale de l'imparfait *débarquait*)

Ce texte ne pose aucun problème.

a) « ce texte ne constitue aucune difficulté pour la lecture / pour l'analyse »

b) « ce texte est inintéressant, en tant qu'il ne propose aucun problème à étudier »

Exposition « Microbes en question ». Ouverture : du 21 février au 8 mars 2009, tous les jours de 14 à 18 heures, sauf le mardi.

a) « pour la période concernée, l'exposition est ouverte tous les jours de 14 à 18 heures ; le mardi elle est fermée »

b) « pour la période concernée, l'exposition est ouverte tous les jours de 14 à 18 heures ; le mardi, les horaires d'ouverture sont autres »

Je ne serai pas le premier président à perdre une guerre.

a) « je ne perdrai pas cette guerre et ainsi ne serai pas le premier président à perdre une guerre »

b) « je perdrai cette guerre, mais comme d'autres présidents avaient déjà perdu une guerre, je n'en serai pas le premier »

En revanche, l'exemple suivant s'inscrit dans des conditions d'interprétation non-réductibles à celles des phrases précédentes :

Ma sœur était jolie, ce qui suffisait à une femme. (Romains Gary, Les enchanteurs)

S'agissant d'une œuvre littéraire, d'un récit et donc d'une narration, où l'utilisation du langage — pour reprendre un terme cher aux pragmaticiens —, est

quelque peu particulier, l'interprétation permet de la même manière de constater un cas d'ambiguïté en *contexte* et en dehors de *contexte* :

- a) « ma sœur était jolie, ce qui suffisait à sa partenaire (ma sœur était homosexuelle) »
- b) « ma sœur, consciente qu'elle était jolie, estimait que sa beauté physique avait toutes les chances de lui être utile dans la vie »
- c) « dans la société, l'on estime qu'il suffit d'être une jolie femme pour réussir »

4. *Énonciation, discours et interprétation*

L'on s'aperçoit que le degré d'interprétabilité d'un énoncé demeure assujéti à un nombre non-négligeable de facteurs de nature différente. François Rastier propose une description des conditions d'interprétabilité compatible avec nos soubassements théoriques (Rastier 1987 : 164) :

Nous établissons deux conditions d'interprétabilité des énoncés :

- a) Pour qu'un énoncé ou un syntagme à isotopie forte soit interprétable, il faut que les sémèmes en relation d'attribution diffèrent par au moins un sème (fût-il afférent).
- b) Pour qu'un énoncé ou un syntagme à allotopie forte soit interprétable, il faut que les sémèmes en relation d'attribution comportent au moins un sème identique. Ce sont là des conditions *minimales* d'interprétabilité.

À partir de ce critère, intrinsèquement sémantique (la sémantique interprétative de François Rastier) mais non étranger aux paramètres pragmatiques en question, il devient possible, nous semble-t-il, de raisonner par analogie dans le cadre de l'interprétation des différents types de discours, fussent-ils écrits ou oralement énoncés. Nous proposons ici trois types de discours de nature différente ainsi qu'un bref commentaire du degré et du type d'opacité interprétative qu'ils peuvent créer.

Le Monde (4 novembre 2022) :

Washington va financer la modernisation de chars et de missiles anti-aériens pour l'Ukraine

Les États-Unis vont financer la modernisation de chars T-72 et de missiles sol-air Hawk dans le cadre d'une aide militaire à l'Ukraine de quelque 400 millions de dollars, a annoncé le Pentagone vendredi. Les capacités de défense anti-aériennes figurent assez haut sur la liste des demandes d'aide de la part de Kiev.

Jake Sullivan, le conseiller à la sécurité nationale du président des États-Unis, Joe Biden, a rencontré vendredi à Kiev le président ukrainien, Volodymyr Ze-

lensky, pour lui annoncer cette nouvelle aide, a annoncé la Maison Blanche. Ce déplacement survient à quatre jours des élections de la mi-mandat, qui pourraient permettre la prise de contrôle du Congrès par le parti républicain, dont certains dirigeants envisagent de réduire l'aide apportée à Kiev.

L'aide annoncée vendredi concerne le T-72, un char conçu sous l'ère soviétique qui n'est plus au niveau des blindés modernes. Les 5 « chars proviennent de l'industrie de défense tchèque, et les États-Unis paient pour la modernisation de 45 d'entre eux, tandis que les Pays-Bas ont pris le même engagement » pour 90 T-72, a déclaré à la presse la porte-parole adjointe du Pentagone, Sabrina Singh. Elle a précisé que certains chars seraient prêts dès la fin de décembre, tandis que d'autres devraient être livrés en 2023.

Interrogée pour savoir pourquoi des chars plus modernes n'étaient pas fournis, Mme Singh a avancé des facteurs de coût et de facilité d'usage. « Ce sont des chars que les Ukrainiens savent utiliser », a-t-elle souligné.

Phénoménologie de la perception de Maurice Merleau-Ponty (Merleau-Ponty 1945 : 44–45) :

Ici la sédimentation n'accumule pas seulement création sur création, elle intègre — les premières démarches ne lancent pas seulement vers l'avenir un appel vague, la consommation qu'il réalise est celle-là même qu'elles appelaient, puisqu'elle les sauve —, elles sont l'expérience de la même vérité dans laquelle elles viendront se fondre [...] Ainsi, la parole, chez celui qui parle, ne traduit pas une pensée déjà faite, mais l'accomplit. À plus forte raison faut-il admettre que celui qui écoute reçoit la pensée de la parole elle-même. À première vue, on croirait que la parole entendue ne peut rien lui apporter : c'est lui qui donne leur sens aux mots, aux phrases, et la combinaison même des mots et des phrases n'est pas un apport étranger, puisqu'elle ne serait pas comprise si elle ne rencontrait pas chez celui qui écoute le pouvoir de la réaliser spontanément. Ici comme partout il paraît d'abord vrai que la conscience ne peut trouver dans son expérience que ce qu'elle y a mis elle-même. Ainsi l'expérience de la communication serait une illusion. Une conscience construit, — pour X, — cette machine de langage qui donnera à une autre conscience l'occasion d'effectuer les mêmes pensées, mais rien ne passe réellement de l'une à l'autre. Cependant le problème étant de savoir comment, selon l'apparence, la conscience apprend quelque chose, la solution ne peut pas consister à dire qu'elle sait tout d'avance. Le fait est que nous avons le pouvoir de comprendre au-delà de ce que nous pensions spontanément. On ne peut nous parler qu'un langage que nous comprenons déjà, chaque mot d'un texte difficile éveille en nous des pensées qui nous appartenaient auparavant, mais ces significations se nouent parfois en une pensée nouvelle qui les remanie toutes, nous sommes transportés au centre du livre, nous rejoignons la source. Il n'y a là rien de comparable à la résolution d'un problème, où l'on découvre un terme inconnu par son rapport avec des termes connus...

Raymond Devos, *Le plaisir des sens* (Devos <https://greatsong.net/paroles-le-plaisir-des-sens-raymond-devos>)

Mon vieux ! ... le problème de la circulation... ça ne s'arrange pas !... J'étais dans ma voiture... J'arrive sur une place... Je prends le sens giratoire... Emporté par le mouvement, je fais un tour pour rien...

Je me dis : « Ressaisissons-nous. » Je vais pour prendre la première à droite : *sens interdit*.

Je me dis : « C'était à prévoir... je vais prendre la deuxième. » Je vais pour prendre la deuxième : *sens interdit*.

Je me dis : « Il fallait s'y attendre !... prenons la troisième. » *Sens interdit !*

Je me dis : « Là ! Ils exagèrent !... Je vais prendre la quatrième. » *Sens interdit !*

Je dis : « Tiens. »

Je fais un tour pour vérifier. Quatre rues, quatre sens interdits !...

J'appelle l'agent.

— Monsieur l'Agent ! Il n'y a que quatre rues et elles sont toutes les quatre en sens interdit.

— Je sais... c'est une erreur.

— Alors ? pour sortir ? ...

— Vous ne pouvez pas !

— ! Alors ? qu'est-ce que je vais faire ?

— Tournez avec les autres.

— ! Ils tournent depuis combien de temps ?

— Il y en a, ça fait plus d'un mois.

— ! Ils ne disent rien ?

— Que voulez-vous qu'ils disent ! ... ils ont l'essence... ils sont nourris... ils sont contents !

— Mais... il n'y en a pas qui cherchent à s'évader ?

— Si ! Mais ils sont tout de suite repris.

— Par qui ?

— Par la police... qui fait sa ronde... mais dans l'autre sens.

— Ça peut durer longtemps ?

— Jusqu'à ce qu'on supprime les sens.

— ! Si on supprime l'essence... il faudra remettre les bons.

— Il n'y a plus de « bons sens ». Ils sont « uniques » ou « interdits » ...

[...]

À un moment, comme je roulais à côté d'un laitier, je lui ai dit :

— Dis-moi laitier... ton lait va tourner ? ...

— T'en fais pas !... je fais mon beurre...

— Ah ben ! je dis : « Celui-là ! il a le moral ! ...

Chacun de ces textes et discours véhicule une opacité interprétative, en tant qu'il use d'éléments dont le sens lexical, phrastique et discursif devient digne des critères d'interprétation établis précédemment. Nous nous contenterons ici d'en donner un ou deux exemples extraits de chacun des trois textes.

L'article dans *Le Monde* fait apparaître des phrases sous-déterminées :

Les États-Unis vont financer la modernisation de chars T-72 et de missiles sol-air Hawk dans le cadre d'une aide militaire à l'Ukraine de quelque 400 millions de dollars.

Que savons-nous de cette opération de modernisation au sens concret du mot ? Pas grand-chose. Une meilleure compréhension nécessiterait une description plus détaillée de l'action à mener.

Ce sont des chars que les Ukrainiens savent utiliser.

Tous les Ukrainiens ou certains Ukrainiens ? Tous les soldats ukrainiens ou certains soldats ukrainiens ? À quel point savent-ils les utiliser ? Les Ukrainiens ne savent pas utiliser d'autres chars, plus complexes à manier (sous-détermination et donc ironie) ?

Le texte de Maurice Merleau-Ponty oscille entre sous-détermination et sur-détermination. Pour celle-là, l'on peut citer l'exemple suivant :

Ainsi, la parole, chez celui qui parle, ne traduit pas une pensée déjà faite, mais l'accomplit.

L'on ne saisit pas clairement ce qui distingue les deux actions, à savoir traduire et accomplir une pensée.

Pour celle-ci, renvoyons à la fin du texte :

Il n'y a là rien de comparable à la résolution d'un problème, où l'on découvre un terme inconnu par son rapport avec des termes connus.

La sur-détermination porte sur le lien entre « terme inconnu » et « termes connus », doté d'une charge interprétative implicite, comparable à celle de l'énoncé *La poubelle est pleine !* (voir *supra*).

Le contenu du sketch de Raymond Devos jongle, quant à lui, avec plusieurs types d'ambiguïté et de sous-détermination :

- ambiguïté phono-morphologique : *les sens / l'essence ; les bons / les bons sens*
- ambiguïté sémantique lexicale : *Dis-moi laitier... ton lait va tourner ?... - T'en fais pas !... je fais mon beurre... ; beurre = « produit laitier » / « argent »*
- sous-détermination : *Que voulez-vous qu'ils disent !... ils ont l'essence... ils sont nourris... ils sont contents !* (charge interprétative implicite).

Conclusion

Si les développements de cet axe de recherche conduisent à en dégager une ligne de réflexion potentiellement novatrice ou du moins digne de ce que l'on pourrait attendre d'une telle problématique, la thèse à engager sera la suivante : comprendre une unité linguistique signifie agir par *renoncement*. En effet, tributaire de la totalité des paramètres qui entourent le dire et le comprendre — l'un et l'autre complexifient l'activité langagière à tous les niveaux —, et qui obligent à effectuer des choix, le sujet énonciateur (sujet parlant et sujet pensant en linguistique guillaumienne) renonce à l'ensemble des mondes possibles à l'exception de celui que lesdits paramètres circonscrivent dans le vaste domaine des habitudes et attitudes énonciatives, communes à tous. Bien entendu, la contextualisation, celle de l'oral et celle de l'écrit, y est primordiale. En effet, elle y est définie comme une force centrale (et centripète en même temps), celle qui alimente l'acte de renoncement de chaque être-locuteur, avant que n'interviennent d'autres facteurs, moins communs à tous, plus personnels (il s'agit essentiellement d'association d'idées spatio-temporellement circonscrite). Et inversement, ne pas comprendre une unité linguistique signifie se heurter à l'échec de l'opération de sélection et, par conséquent, renoncer à tous les mondes possibles, sans exception aucune. Ce postulat (*comprendre c'est renoncer*) fera l'objet d'une étude plus ample à mener prochainement.

Sources

- Devos : R. Devos, <https://greatsong.net/paroles-le-plaisir-des-sens-raymond-devos>.
Le Monde (journal) du 4 novembre 2022.
 Gary 1973 : R. Gary, *Les Enchanteurs*, Paris : Gallimard.
 Merleau-Ponty 1945 : M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard.

Références bibliographiques

- Anscombe & Ducrot 1976 : J.-C. Anscombe & O. Ducrot, « L'argumentation dans la langue », *Langages*, n° 42, 5–27.
 Bajrić 2005 : S. Bajrić, « Questions d'intuition », *Langue Française*, n° 147, 7–19.
 Bajrić 2013 : S. Bajrić, *Linguistique, cognition et didactique : principes et exercices de linguistique-didactique*, (Préface d'Olivier Soutet), Paris : Presses Universitaires de Paris-Sorbonne.
 Bajrić 2017 : S. Bajrić, « Langues et locuteurs : synchronie contre chronologie », in C. Badiou-Monferran, S. Bajrić & P. Monneret (dirs), *Hommages à Olivier Soutet, Penser la langue. Sens, texte, histoire*, Paris : Honoré Champion, 57–64.

- Benveniste 1970 : É. Benveniste, « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, n° 17, 12–18.
- Boone & Joly 1996 : A. Boone & A. Joly, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris : L'Harmattan.
- Choi 2001 : Y.-H. Choi, « Spécificités et histoire des discours sémiotiques », *Linx*, n° 44, 75–84.
- Ćosić 2021 : V. Ćosić, *La (Psycho)systématique de Gustave Guillaume*, traduction de V. Ćosić, édition revue, augmentée et actualisée par S. Bajrić, Th. Ponchon et O. Soutet (Préface d'O. Soutet), Paris : L'Harmattan.
- Fuchs 1996 : C. Fuchs, *Les ambiguïtés du français*, Paris : Ophrys.
- Fuchs 2014 : C. Fuchs, *La comparaison et son expression en français*, Paris : Ophrys.
- Ismail Aden 2022 : H. Ismail Aden, *Étude du comportement linguistique et du vouloir-dire de la langue en néoténie linguistique : le cas des locuteurs somalo-franco-phones djiboutiens*, thèse de doctorat, soutenue à l'université de Bourgogne, le 6 avril 2022.
- Jespersen 1992 (1924) : O. Jespersen, *La philosophie de la grammaire*, Paris : Gallimard.
- Kerbrat-Orecchioni 1997 : C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation*, Paris : Armand Colin.
- Kleiber 1982 : G. Kleiber, « Les différentes conceptions de la pragmatique ou pragmatique où es-tu ? », *Information grammaticale*, n° 12, 3–8.
- Koch 2017 : P. Koch, « Ambiguïté et changement linguistique », in C. Badiou-Monferran, S. Bajrić & P. Monneret (dirs), *Hommages à Olivier Soutet, Penser la langue. Sens, texte, histoire*, Paris : Honoré Champion, 97–107.
- Rastier 1987 : F. Rastier, *Sémantique interprétative*, Paris : PUF.
- Raza, Bakhshi & Koshul 2019 : A. Raza, A. Bakhshi & B. Koshul, « An application of Peircean triadic logic: modelling vagueness », *Journal of Logic and Information*, n° 28, 389–426.
- Rezapour 2016 : R. Rezapour, *Le bilinguisme en néoténie linguistique. Aspects sociolinguistique et psycholinguistique du bilingue français-persan*, Paris : L'Harmattan.
- Tesnière 1981 [1959] : L. Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris : Klincksieck.
- Todorov 1970 : T. Todorov, « Problèmes de l'énonciation », *Langages*, n° 17, 3–11.

Самир Бајрић

Исказивање као стваралачка сила у стварању двосмислености

Жеља, то јест намера лингвиста да боље разумеју најсложеније параметре говорног чина и значење говора (језика) наилази на следећи парадокс: исказивање такође функционише као стваралачка снага у случајевима двосмислености. Овоме епистемичка логика додаје: сваки исказ, без изузетка, извор је двосмислености (у семантици могућих светова – теорија веровања – теорија истине). Аутор чланка пре свега уводи први степен двосмислености, по принципу разлике између два нова термина: „недовољне семантичке одређености“ (француски: *sous-détermination sémantique*) и „семантичке преодређености“ (француски: *sur-détermination sémantique*).

tique). За то даје, између осталог, следеће примере: *À cette époque-là, ma femme me gâtait ; Il est bien tôt ! La poubelle est pleine ! ; Hier soir, Patrick Bruel est passé sur France 2 ; sur les autres chaînes, il n'y avait rien non plus*. После тога он анализира двосмисленост у француском језику кроз теорију двосмислености коју уводи ауторка Катрин Фукс и нуди велики број примера из различитих домена. Према томе, разумевање (француски: *compréhension*) – неки би радије употребили термин *чин разумевања* (француски: *le comprendre*) – више усредсређен(о) на когнитивни процес који предводи тумачење – намеће бићу-говорнику полуинтуитивни рефлекс: разумевање кроз одрицање. Ова ментална „операција високог разума“ (термин из психомеханике језика Гистава Гијома) спада у проучавање прагматике. Сходно томе, проблематика одабрана за овај научни рад ограничава појмове значења и језичких јединица полазећи од интенционалних стања која стварају произведене исказе.

Кључне речи: двосмисленост, исказивање, тумачење, разумевање кроз одрицање, семантика, прагматика, језичка интуиција, језичка неотенија.